Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 77 (1950)

Heft: 6

Artikel: Souvenir de la "Villa des orties" : Ninette ou : L'inconnu du "Père Guintz" : nouvelle

Autor: Amiguet, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-227283

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

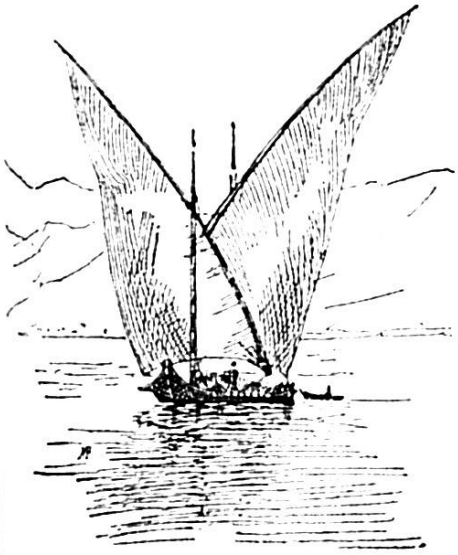
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



SOUVENIR DE LA "VILLA DES ORTIES"

Ninette

ou l'Inconnu du « Père Guintz »

Nouvelle

Un ciel d'avril très léger plane sur le lac et la campagne. L'air tremble un peu et les petits bourgeons des saules frissonnent sous la brise. Ce sont de pauvres petits bourgeons mais très conscients de leur importance ; et c'est vraiment plaisir de les voir, éclatant sans bruit, pressant leur écorce luisante et poussant avec obstination une toute petite feuille verte, timide et fripée, qu'il faut aider à se déplier, à se repasser et à s'étaler au grand jour. Au bord de l'eau, les carex, les luzules, toute une flore modeste et incolore salue le printemps et les roseaux inclinent leurs panaches, à droite, à gauche, comme des généraux glorieux répondant aux acclamations de la foule.

Le lac joue avec la lumière comme un miroir à dix mille facettes et, là-bas, la côte de Savoie apparaît un peu vague, dans une buée d'or. Au large, les grandes barques aux voiles en oreilles, les chaloupes filant sous le vent, les péniches, les bateaux de pêche. Et voici des cygnes, nonchalants et hautains, qui nagent vers le bord et plongent, queue en l'air, à la recherche de quelque aubaine, ou bien, col allongé, en un geste de serpent habile, le bec rouge rasant la vaguelette, ils happent une croûte de pain qui flotte, poussée vers la grève.

C'était là l'ancienne plage des « Pierrettes ».

Ceux qui aiment le lac pour lui-même et la chanson jolie de l'eau qui caresse le gravier, y viennent parfois rêver un brin en regardant le paysage. Et puis, il y a les pêcheurs. Il y a aussi les gosses qui, en été, barbotent sans gêne dans l'eau tiédie. Il y a les badauds qui font des ricochets avec les pierres plates. Ce sont des gens simples, des gens du « menu » — comme on disait au temps d'autrefois — des ouvriers, des artisans, des petits marchands, tout au plaisir d'une promenade dominicale.

Naguère encore, ils allaient là dans l'espérance d'y voir le « Robinson des Pierrettes », goguenard quoique vieilli, préparant ses lignes pour la pêche du lendemain. Et d'aucuns apportaient une petite goutte pour réchauffer le vieux bonhomme qui, au temps de son âge mûr, les avait fait si souvent rire. Guintz, comme on disait en « vaudoisant » son nom, vivait là en Robinson, en philosophe, dans sa vieille cabane peu confortable. Et ceux qui se souviennent de ses boutades, de ses bons

mots, de ses bonnes farces sourient en évoquant la haute silhouette du pêcheur, voûtée aux derniers jours de sa vie, et son regard malacieux.

Il savait de bonnes histoires, ai-je dit ; il en savait de joyeuses, mais il lui arrivait aussi d'en conter de moins drôles, de celles que de pauvres diables, auxquels il donnait parfois l'hospitalité, lui confiaient en regardant le lac, en monologuant sous la lune, tandis que l'onde bruisse et que la chouette *hulule*. La pipe à la bouche, assis sur la grève, les yeux mi-clos, l'un parlant, l'autre écoutant, l'hôte et le voyageur demeuraient parfois une heure ou deux dans la bonne quiétude des nuits de printemps. Puis, le lendemain, après le repos sur un tas de feuilles sèches, le passant inconnu reprenait son chemin.

— Et je ne l'ai plus revu, concluait Guintz en racontant ces visites.

Plus revu, mais le souvenir du voyageur lui restait accolé à quelque histoire, vraie ou fausse, que lui-même — sceptique et railleur — ne prenait pas toujours pour vérité d'évangile.

Et, l'autre jour, en regardant les petits bourgeons des saules, un de ces récits qu'il me fit autrefois, revint en ma mémoire. Je l'ai retrouvé sans fissure, ce récit évoqué par le paysage, par la chanson du lac, par les lumières sur l'eau, par l'aboi d'un chien de garde, par toutes les choses qui vivaient autour de nous, il y a quelques années, lorsque le « Robinson des Pierrettes » me le confia.

— Ecoutez-voir celle-ci ! m'avait dit Guintz.

A son air, je compris qu'il ne s'agissait pas d'une aventure burlesque ou d'une anecdote de charcuterie — le « Robinson des Pierrettes », en son jeune temps, tuait les cochons en ville pour les particuliers — non, ses yeux n'avaient pas l'éclair de malice qui préludait aux belles « gandoises ». Je lui offris un bout de Grandson, bien sec, pour éclaircir ses idées et je bourrai ma pipe.

— Ecoutez-voir celle-ci ! Il y a trois ou quatre ans. C'était encore au bon du jour, vers quatre heures après midi. La pêche avait pas mal donné la veille et je revenais de vendre mon poisson à Lausanne. Je n'avais pas perdu mon temps, parce qu'il me fallait rapetasser quelques z'haillons avant la nuit. Et, ma fi, je ne suis pas si habile à coudre qu'un pique-pattes, vous pensez bien. En arrivant ici, je trouve un gaillard assis juste là où vous êtes, sur cette pierre, avec son baluchon à côté de lui et un bâton. Ici, les visites comme ça ne sont pas rares. Quand les trimards voient la cabane depuis le chemin, là-bas, ils se pensent : « C'est un copain qui loge là dedans », et ils viennent se mettre à la « chotte » si il pleut ou à l'ombre si il fait chaud. J'en ai vu de toutes les sortes, des blancs et des noirs, comme les minons de ma vieille chatte. Il y en a des bons, il y en a des moindres, mais, tout compté, les crouïes sont moins nombreux qu'on ne croît. Voyez-vous, m'sieur, si on savait tout, on serait pas tant rude aux pauvres bougres. Moi, par exemple, je me suis eu trouvé tout grand riche à côté de quelques-uns. Faut savoir, pour parler, n'est-ce pas ? Mais revenons à mon gaillard.

. . . . . .

Guintz avait laissé éteindre son cigare, mais il s'en souciait peu, mâchonnant le bout avec un parfait plaisir, un plaisir de vieux « chiqueur » impénitent.

— C'était un beau type, plus grand moi. Oui, oui, pour sûr. Et puis, bien bâti. Un

homme dans la cinquantaine, pas mal vêtu, aussi propre qu'on peut l'être quand on a couru les chemins depuis un bout de temps. J'ai tout ça vu du premier coup d'œil, mais lui ne fit pas seulement attention à moi, quand même j'étais tout proche. Drôle de corps, que je me pensais. Est-il sourd ou bien aveugle ? Et puis, voilà que j'entends un grognement. Bon ! c'est un chien ! Décidément, le gaillard n'était pas comme ceux qu'on rencontre tous les jours sur le chemin et qui cherchent de l'ouvrage en priant le bon Dieu de n'en rien trouver. Ceux-là ne mènent pas de bêtes avec eux. Ils ont assez à faire à se nourrir sans garder des pensionnaires. Mais, notre type avait un chien ; n'y a pas à dire. Et un beau chien, au poil gris, avec des yeux noirs qui brillaient ; fallait voir ! Et puis, une mâchoire capable de vous « trosser » une jambe comme un brin de paille... Sans compter qu'à ce moment, il n'avait rien l'air tant commode...

L'homme, averti par cette bête, se retourna.

— Bonjour, qu'il me dit.

Et puis, comme je le regardais un peu étonné et pas très sûr de ma peau vis-à-vis du chien, il ajouta :

— Oh ! ne craignez rien. C'est une bonne bête. N'est-ce pas, Luron ?

Luron se tut et posa une patte sur le genou de son maître.

— Alors, c'est chez vous ici ? me demanda l'homme en montrant la cahutte.

— Chez moi, oui !

— Pas plus mal ici qu'ailleurs.

Et il baissa la tête sans plus parler, regardant droit devant lui, le lac, les montagnes, rien du tout, peut-être bien. Vous me croirez si vous voulez, mais il m'intimidait, ce gaillard-là. Non pas qu'il ait mauvaise façon. Non, non. Seulement, cette manière de parler, ce chien, cet air triste. Oh ! pour triste, j'ai bien vu des gens passer par ici. J'en ai vu de toutes les sortes. Et il y en a qui n'étaient pas gais, je vous en réponds, mais si triste que ça, jamais. On aurait dit... je ne sais pas comment m'expliquer... on aurait dit... voyons... qu'il serait triste toute sa vie...

— Inconsolable... ?

— C'est ça ! Voilà le mot ! Ce que c'est tout de même que l'instruction... Inconsolable !

. . . . . .

Il y avait un petit sourire, un tout petit sourire malicieux dans le regard de Guintz, un sourire à mon adresse pour atténuer le compliment ; mais, j'étais accoutumé à ses manières et ne m'en formalisais pas.

. . . . . .

— Inconsolable ! vous l'avez dit. Moi, je rentrais dans ma boîte sans rien ajouter. Seulement, n'est-ce pas, j'avais apporté un morceau à manger et une goutte à boire, et ça me taquinait de casser la croûte tout seul. On n'est pas riche, ah ! bigre pas ! Mais, tout de même, des jours qu'il y a, on peut rincer le bec à un camarade sans se ruiner. Alors, j'ai pris le pain, le lard et la goutte et je suis venu là où nous sommes. « Vous voulez bien manger quelque chose ? » que j'y dis. Il me regarda, et puis, il me fait : « J'ai là de quoi, mais on peut mettre le tout ensemble. » Moi, je n'ai pas osé résister, parce que ce gaillard avait une façon de parler, qu'on aurait dit un capitaine. Oui, ma foi.

Alors, il a ouvert son baluchon où il y avait de la viande, du pain, et on a boulotté, sans rien dire, et bu la goutte, sans rien dire non plus. De temps en temps, il jetait quelque chose au cabot, moi aussi. Et, ma fi, on ne faisait pas grand détertin, je vous assure... » Voulez-vous me donner un peu de feu, s'il vous plaît ? que me dit Guintz, avant de reprendre son récit.

. . . . . .

Le malheureux bout de Grandson qu'il voulait rallumer n'avait plus forme de cigare. Je lui en offris un autre, qu'il

accepta, mais pour le mettre dans sa poche.

— Faut tout prévoir. Finissons d'abord ce « tourdzon ».

Et il présenta à la flamme de l'allumette l'étrange objet qu'il eut d'ailleurs mille peines à faire fonctionner. Enfin, le tirage établi, il reprit son histoire.

. . . . . .

— Quand on eut mangé, on resta là, aussi muets que deux perchettes. Moi, j'aurais bien voulu savoir si ce gaillard voulait coucher là, mais du diable si j'osais le lui demander. Le chien s'était recouché à côté du baluchon et le maître regardait le lac en fumant une pipe. Tenez, je l'ai encore. Il me l'a laissée. Voyez.

Ce disant, Guintz avait sorti de sa poche une pipe en racine de bruyère, avec une tête en terre de Marseille, mi-brûlée, raccommodée, consolidée, véritable invalide.

. . . . . .

— Je la conserve. Elle est rude bonne, mais, ma fi, elle sent le vieux... comme moi. Enfin. Toute chose voit sa fin, comme on dit, même un verre de bon vin. Et c'est souvent dommage. Allons toujours. Voilà que tout à coup mon homme fait :

— J'aime ce lac.

Moi, naturellement, je réponds :

— Y en a pas deux comme ça.

Mais l'autre ne répliqua pas et répèta :

— J'aime ce lac. Il me rappelle mon pays.

— Votre pays ? Il y a des lacs dans votre patelin ? Possible, après tout, mais comme celui-ci, bernique !

— Il n'y a pas de lacs, dans mon pays.

Bon ! que je me pense, il est toqué ce type. Il ne sait ce qu'il dit, pour sûr... Et je demande :

— Comment, il n'y a pas de lacs ?

— Non. Il y a une rivière, il y a des roseaux, il y a des montagnes. Pas si hautes que celles-ci, bien sûr, mais qui sont des montagnes tout de même.

— C'est loin d'ici ?

Il montra le Jura.

— Là-bas derrière ? En France ?

De la tête il fit signe : « Oui » et puis, il ne dit plus rien pendant un bon moment. A la fin, tout de même, je me risque :

— Un bon pays, la France.

— Bon et beau.

Et je dis encore, comme ça, pour amorcer :

— C'est de ces pays qu'on ne quitte pas... à moins d'y être forcé... C'est sûr.

L'homme me regarda de côté, haussa les épaules et se tut. Je l'avais fâché. Ça me fit chagrin et je tâchai de « rabibocher » l'histoire.

— Faudrait pas vous engringer pour un mot. Vos affaires sont vos affaires. Ce que j'en dis, moi, c'est façon de parler. Chacun est maître de rester chez soi ou de partir... Tenez, buvons un coup là-dessus.

Il y avait encore de la goutte : nous partageâmes le fond de la bouteille.

— Je ne vous en veux pas. Pourquoi vous en voudrais-je ? Vous me trouvez-là, tombé on ne sait d'où, avec un chien qui n'a pas l'air commode... Oui, je sais, allez ! je sais ce que vous avez pensé en arrivant..

— Mais, je vous assure.

— C'est bon ! Vous vous êtes dit : « Voilà deux oiseaux que je voudrais bien savoir ailleurs qu'ici ! » Je vous comprends. Seu-

lement, croyez bien que je n'ai jamais fait tort à âme qui vive.

Ce n'était pas le premier qui me disait ça, mais il y a façon et façon. Je sentis que celui-là ne mentait pas. Et puis, il vous avait un regard franc du collier. Oui c'est oui, non c'est non, quoi ! Le soir venait. Je m'enhardis à lui demander s'il coucherait là.

— Merci, je ne crois pas. J'ai encore quelques sous... Eh ! bien, tenez ! Oui, nous coucherons là, Luron et moi, mais vous me laiserez payer la couche. Ce n'est pas fierté, mais quand on peut payer, il faut le faire. De brave homme à brave homme, ça se doit.

— Va, comme il est dit.

— Ça me fera plaisir de passer la soirée au bord de l'eau... Oui, ça me fera plaisir.

Moi, vous pensez bien, ça m'était égal, mais j'avais à bricoler pour le lendemain, ça fait que j'ai laissé l'homme et le chien pour aller à mes affaires, tout en pensant : « C'est tout de même un drôle de corps. »

Et puis, quand la nuit est venue — j'avais fait une goutte de soupe — je l'ai appelé. Mais du diable s'il a voulu bouger Si bien que, ma fi, je lui ai porté son écuelle, et au chien aussi. Il faisait un temps comme aujourd'hui, un temps du mois d'avril. Je me suis assis à côté d'eux. Et voici que, tout à coup, l'homme se met à parler, comme s'il était tout seul, sans plus faire attention à moi qu'à une « pive » au bord d'un chemin. Il parlait à son chien. Et cette bête le comprenait pour sûr, et elle lui répondait des petits cris, comme un gosse qui pleure. Dans tous les cas, elle comprenait mieux que moi. Surtout quand l'homme parlait d'une certaine Ninette que l'un et l'autre semblaient beaucoup regretter. Alors, chaque fois que ce nom revenait, le chien pleurait plus fort et son maître le caressait. Ça me taquinait cette histoire-là. On n'aime rien tant à entendre des choses qu'on ne comprends pas. Ma fi, je me suis mis à tousser un peu fort, pour faire voir que j'étais là. Le chien a grondé. Belle bête, mais un sale caractère. Et l'homme m'a regardé un brin de travers, puis il a souri, disant :

— Je vous ennuie. Faut pas m'en vouloir. Il y a des moments où on voudrait causer d'un tas d'histoires... et on parle presque sans s'en apercevoir...

Il se tut, et puis, tout à coup :

— D'ailleurs, vous m'avez l'air d'un brave copain. Pourquoi ne vous dirais-je pas ce qui me chagrine ?

(*A suivre.*) *A. Amiguet.*

Quelques réparties d'un authentique Vaudois

Au temps de l'obscurcissement, Jean-Louis, qui s'est quelque peu attardé avec des amis, chemine par une nuit noire comme l'encre. Tout à coup, il s'arrête :

— Dire qu'il y en a qui croient qu'on fait nuit blanche !...

* * *

Jean-Louis est dans le train avec sa moitié. A la station suivante monte un vieux copain :

— Salut !

— Salut !

— Ah ! tu as fait comme moi, tu as pris ton parapluie ?

— Bien sûr, répond Jean-Louis, avec un parapluie on peut canner, mais avec une canne on ne peut pas parapluier...

* * *

Un de ces jours de mars où le printemps semble s'annoncer, je rencontre Jean-Louis au chemin à Moïse. La conversation s'engage.

— Alors, me dit-il, on dirait qu'on va contre le printemps ?

— Mais, je viens de lire dans la *Tribune* que c'est le printemps qui nous vient contre...

Jean-Louis réfléchit une seconde, puis de son air de n'y pas toucher :

— Alors, comme ça, on n'a plus rien à faire !...

Dédié au *Nouveau Conteur Vaudois*
par *Medzedebon.*